

Du phénomène transitionnel à l'animal comme médiateur thérapeutique

Réflexion sur le texte de Winnicott: "*Transitional objects and transitional phenomena*"

Sandrine Willems

Ayant eu l'occasion de participer à différents stages et formations consacrés à "la thérapie médiatisée par l'animal", le rôle "transitionnel" joué par celui-ci m'a souvent frappée. Je me propose donc ici d'interroger cette possible fonction, à partir des textes de Winnicott.

L'idée de phénomène transitionnel a suivi le psychanalyste anglais tout au long de l'évolution de sa pensée. Elle apparaît dès 1945, dans l'article "Le développement affectif primaire", repris dans le recueil *De la pédiatrie à la psychanalyse*. L'auteur y évoque ce qu'il considérera plus tard comme la base des phénomènes transitionnels, à savoir les comportements qui accompagnent ou succèdent au nourrissage du bébé. Dans ce texte, Winnicott interprète le fait de sucer son doigt, parfois jusqu'à s'abîmer la bouche, ou de se ronger les ongles, comme un retournement sur soi d'amour et de haine cette haine s'expliquant, face à la frustration, par la tentative de préserver l'objet extérieur. Il remarque d'ailleurs que dans de tels comportements, "l'élément autoérotique n'apparaît pas toujours clairement", alors que leur caractère défensif contre l'angoisse de séparation est bien plus évident. En effet, ces attitudes viseraient avant tout à pallier la perte d'objet, "soit dans le monde extérieur, soit dans l'intérieur du corps". Il s'agirait de retrouver, sur le mode actif, une sorte de contrôle sur l'objet perdu (le sein, la mère), en le maintenant à mi-chemin "entre l'intérieur et l'extérieur". Dans cet article, Winnicott note également que si ces activités de l'enfant sont normales, elles peuvent aussi devenir pathologiques: chez des personnalités schizoïdes, elles peuvent se faire compulsives, et persister jusqu'à un âge avancé.

Mais c'est en 1951, dans son article "objets transitionnels et phénomènes transitionnels" ("*Transitional objects and transitional phenomena*"), figurant

également dans l'ouvrage *De la pédiatrie à la psychanalyse*, que Winnicott met au centre de son interrogation les comportements infantiles allant de se mettre les doigts en bouche jusqu'à s'attacher à une peluche. L'auteur y estompe les aspects "négatifs" de ces actes: il n'y est plus question de leur dérive psychotique, pas plus qu'il ne subsiste d'allusion au fait de se ronger les ongles ou de s'abîmer la bouche. Peut-être est-il possible de voir en cela une distance prise à l'égard de "la haine" primitive, fondamentale dans la théorie kleinienne.

Dans le même mouvement de singularisation, Winnicott soustitre son texte: "Une étude de la première possession non-moi", et dans une note rajoutée en 52 souligne que cette "*first not me possession*" se distingue du "*first non me object*" qu'est le sein, en tant qu'objet interne ou externe. De plus, même si cette possession *représente* le sein, elle tire sa valeur d'être aussi autre chose que lui: sa "réalité actuelle" ("*actuality*") l'emporte sur sa "valeur symbolique" ("*symbolic value*" p 8). Winnicott précise en outre que dans les phénomènes transitionnels, ce qui est en jeu "n'est pas de l'excitation ou de la satisfaction orales" et concède tout au plus que l'oralité pourrait en être la base ("*may be the basis*" p 2). Par là, il renforce la différence qui s'esquissait dès 1945, entre d'une part l'autoérotisme et l'oralité, d'autre part les premiers phénomènes transitionnels Winnicott se démarquant par là autant de Freud que de Mélanie Klein.

Il fait d'ailleurs remarquer que déjà lorsque l'enfant suce son pouce, souvent il y associe des "possessions non moi": un morceau de drap, l'une de ses couches, un mouchoir. Et bientôt, ce seront ces objets eux-mêmes qu'il "manipulera avec sa bouche" ("*mouthing*" p 5). Ainsi apparaît, au sein du *phénomène* transitionnel, *l'objet* transitionnel. Selon l'auteur, le "*pattern*" (p 4, qu'on peut traduire par "schème" ou "modèle") de ceux-ci, s'établit entre quatre et douze mois, mais le fait d'avoir besoin d'un objet de prédilection se maintient dans les situations angoissantes ou de séparation (comme le coucher), voire réapparaît en cas de déprivation. Ceci ne peut que faire penser aux expériences menées par Harlow, quelques années après la publication de l'article de Winnicott, sur ces bébés singes séparés de leur mère, qui se développaient normalement lorsqu'on leur proposait un substitut maternel de chiffon doux, alors que leur comportement devenait pathologique si ce substitut était de fer alors même que celui-ci les nourrissait comme le premier. Constatation qui conduisit Bowlby, puis des psychanalystes comme Zazzo ou Anzieu, à faire de l'attachement une pulsion primaire, contrairement à Freud pour qui l'attachement n'advient que secondairement, par étayage sur la fonction autoconservatrice du nourrissage.

Aux simples morceaux de tissu se substitueront les jouets moelleux ("*soft toys*") comme les peluches, puis les jouets durs ("*hard toys*" p 6) plutôt pour les garçons, ou les poupées plutôt pour les filles. En dépit de la tendance à se différencier qui apparaît là, Winnicott souligne qu'il n'y a pas de distinction majeure entre garçons et filles, dans l'usage qu'ils font de l'objet transitionnel.

Celui-ci sera à la fois câliné et mutilé, révélant l'ambivalence de l'enfant à son égard. Mais il doit survivre à cet amour et cette haine ces observations, que Winnicott n'analyse d'ailleurs pas, constituant sa seule concession à la "haine" de tonalité kleinienne. Ce objet doit même témoigner de sa vitalité ("*vitality*" p 7) ou du moins de sa consistance propre, par sa texture particulière, sa chaleur, ou sa capacité de mouvement. Quand l'enfant grandira, il ne sera ni oublié ni refoulé, mais perdra sa signification et en tant que tel sera progressivement désinvesti ("*gradually allowed to be decathected*" p 7); dès lors il ne nécessitera nul processus de deuil. Ici encore comment ne pas voir une démarcation à l'égard de la théorie kleinienne, qui insiste tant sur l'importance du deuil et de l'élaboration de la position dépressive?

C'est d'ailleurs en le distinguant de l'objet interne théorisé par M. Klein, que Winnicott définit "son" objet transitionnel comme à la fois interne et externe. A la base, il faut qu'un objet externe (la mère ou son substitut) soit suffisamment bon et vivant ("*good enough, aliveness*" p 13) pour qu'un objet interne puisse se constituer à son image, suffisamment bon et vivant lui aussi. Sans quoi, cet objet interne se fera à la fois persécuteur et "mort" ("*deadbness*" p 13). Or, l'objet transitionnel a besoin pour se constituer d'un objet interne suffisamment bon, sans lequel il perd sa signification.

Winnicott insiste dès lors sur le fait qu'au début de la relation avec son enfant, la mère doit parfaitement répondre aux besoins de ce dernier, pour qu'il ait l'illusion de créer lui-même ce qu'il reçoit. En cas de carence maternelle, le moi se développe prématurément, et cette phase d'illusion subit des perturbations. Toutefois, la mère est censée progressivement désillusionner l'enfant, en l'initiant à la frustration et cela préalablement au sevrage, qui sinon se passe mal. C'est ce qui a lieu au cours d'une "phase transitionnelle", où l'enfant apprend, lorsque sa mère s'éloigne, à se remémorer, à fantasmer, à rêver, à penser. Ainsi se constitue une aire entre la créativité primaire et la perception objective, qui permet à l'enfant d'intégrer peu à peu, sans traumatisme excessif, le principe de réalité. On comprend donc qu'au cas où la mère reste trop comblante, cette aire ne peut se constituer ce qui a des effets aussi ravageurs qu'une carence maternelle.

Winnicott illustre ceci par l'exemple d'un enfant d'une mère anxieuse, élevé sans

présence paternelle, dont le sevrage tardif et difficile ne fut relayé ni par un biberon ni par une sucette, et qui ne put jamais accéder à un véritable objet transitionnel; son unique peluche elle-même, selon l'auteur, n'était qu'un "réconfort" ("*comforter*" p 9). Son petit frère, par contre, sevré dans de meilleures conditions, avait une multitude de peluches, qui, authentiquement transitionnelles, assuraient une fonction de "calmant" ("*soother*" p 10).

Au cours de la croissance d'un enfant, ces phénomènes transitionnels deviennent généralement diffus, et se répandent sur le territoire de la culture des arts et de la religion en particulier. Intégrant dès le départ, en une conception presque lacanienne, des aspects langagiers, comme le babil du nourrisson puis les chansons de l'enfant avant de s'endormir, ces phénomènes constituent l'origine du symbolisme le symbole ayant pour fonction première, comme le doudou de l'enfant, de rendre présent ce qui est absent. Et de même que la transitionnalité, chez l'enfant, établit une aire d'illusion où l'objet est à la fois intérieur et extérieur, elle reste pour l'adulte une "aire intermédiaire d'expérience" ("*experiencing*" p 3) qui est pour lui comme un "lieu de repos" ("*restingplace*" p 3) dans sa tâche d'adaptation à la réalité tâche jamais achevée, selon Winnicott, et dont toute la difficulté consiste à maintenir la réalité intérieure et la réalité extérieure à la fois distinctes et liées. Winnicott fait d'ailleurs remarquer que si un adulte voulait faire accepter ses phénomènes subjectifs comme objectifs, il passerait pour fou, alors que quand il fait part de ses aires intermédiaires entre subjectif et objectif, nous pouvons les reconnaître et y trouver des points communs avec nos propres aires transitionnelles. Ainsi la communication se révèle-telle la fonction essentielle de la culture ("*cultural field*" p 7) telle que la conçoit Winnicott.

Celui-ci, toutefois, note brièvement que l'objet transitionnel, selon une dérive pathologique, peut être mis au service du "besoin inconscient chez l'individu de combler une lacune" ce qui, dans une perspective lacanienne, pourrait se comprendre comme un déni du manque et de la castration. Or, le mot utilisé par Winnicott pour désigner cette "lacune", "*gap*", est celui qu'il utilisera aussi dans son dernier texte, *Fear of breakdown*, pour indiquer le "trou" que peut constituer pour un sujet un traumatisme originaire, trop précoce pour pouvoir s'être inscrit comme trace dans son psychisme, dans la mesure où ce dernier n'était pas complètement structuré. Ce trauma, ou "agonie primitive", sera donc pour un sujet l'innommable par excellence et l'on peut dès lors se demander si à ce "*gap*" abyssal, l'objet transitionnel "pervers" ne prétendrait pas également apporter un "bouchetrou".

Dans une évolution pathologique, cet objet peut en effet déboucher sur divers

modes de déni du manque: mensonge ou vol, toxicomanie, ou constitution d'un fétiche. L'auteur reconnaît même que l'objet transitionnel en tant que tel s'apparente à l'illusion d'un phallus maternel mais souligne l'écart qui existe entre une telle illusion, "normale", et l'hallucination de ce phallus par le pervers qui, en termes lacaniens, lui sert à dénier la castration. Ainsi, Winnicott admet que sur une base normale puisse prendre naissance une dérive pathologique, mais s'oppose à la démarche qui partirait de la pathologie pour expliquer l'objet transitionnel ce en quoi il répond à l'article d'un certain Wulff, qui parle d'"objets fétiches" à propos d'enfants non perturbés.

Or, significativement, lorsque Winnicott donnera une nouvelle version de son texte sur les objets transitionnels, vingt ans après la première, en 1971, il supprimera ces allusions au fétichisme, comme s'il continuait à atténuer le versant pathologique, ainsi que déjà il l'avait fait entre 1945 et 1951. Certains psychanalystes freudiens ont d'ailleurs critiqué chez lui une tendance à gommer la sexualité de l'enfant, afin d'"idéaler" celui-ci. Cependant, la clinique ramène ce qui s'estompe au niveau de la théorie, et dans l'une des deux expositions de cas que l'auteur ajoute en 1971 à son article, on assiste à une évolution conduisant de l'objet transitionnel au fétiche: souffrant d'une angoisse de séparation à l'égard de sa mère, un petit garçon qu'il analyse joue avec une ficelle pour se rassurer sur le lien menacé, par exemple en ligotant divers objets. Mais dix ans après sa cure, Winnicott apprend que le jeune homme n'est toujours pas guéri, ne pouvant quitter sa mère et manifestant différentes "*addictions*" (p 27) notamment à la drogue. Remarquons à ce propos que c'est ce même terme ("*addicted*" p 1) que Winnicott utilise pour évoquer le lien de l'enfant à ses objets transitionnels confirmant implicitement la continuité qui peut s'établir entre ceux-ci et une toxicomanie.

C'est du reste afin de mieux prévenir une interprétation "fétichisante" de l'objet transitionnel, qu'il reprend en 71 son article antérieur pour le situer en tête de son ouvrage *Playing and reality*, qui développera les potentialités de "jeu" (au double sens du mot) et de création, propres à la transitionnalité. Ainsi que le remarque Pontalis dans sa préface à la traduction de cet ouvrage, ce qui est essentiel pour Winnicott est en effet la constitution d'une aire intermédiaire entre subjectivité et objectivité, c'est-à-dire le *phénomène* transitionnel, dont l'*objet* du même nom n'est que le signe tangible.

Sur ces bases théoriques, il m'a semblé possible de penser l'animal comme un éventuel "objet transitionnel" aussi peu "objectif" au sens strict que le souhaitait

Winnicott. Dans la mesure où la caractéristique essentielle que doivent posséder l'objet externe puis interne, pour que puisse se constituer l'objet transitionnel, est d'être "vivant" ("*aliveness*"), on peut supposer qu'un objet transitionnel réellement "vivant" sera d'autant mieux perçu dans la continuité de ce qui l'a engendré. Le simple fait que la peluche, représentant l'un ou l'autre animal, soit l'objet transitionnel par excellence de l'enfant, invite à un tel prolongement. Winnicott lui-même évoque la continuité qui peut se créer entre la peluche et l'animal vivant, dans les exemples cliniques dont il illustre son article. Ainsi, dans la version de 71, évoquait l'une de ses patientes séparée de ses parents à onze ans, qui dès lors, parallèlement à son chien de peluche, se mit à peupler sa solitude d'animaux imaginaires, tels qu'un aigle enchaîné à son poignet, ou un cheval blanc qu'elle emmenait partout. Et significativement, quand son psychanalyste lui demande de raconter l'expérience la plus terrible ("*most awful experience*" p 28) qu'elle ait vécue, elle évoque le jour où, étant adulte, elle dut laisser seul un petit chat, qui miaula pendant des heures et la ramena aux douloureuses séparations de son enfance. Pareillement, le cas exposé dès 51 est celui d'un petit garçon qui, vers un an, s'aida d'un lapin en peluche pour calmer ses angoisses liées à un sevrage difficile, puis reporta cette affection sur de vrais lapins.

A propos de ce cas, Winnicott souligne la puissance de régression que détient l'objet transitionnel et l'on sait quel rôle thérapeutique ce psychanalyste attribue à la régression: à l'âge de onze ans, lorsque ce garçon parle de la peluche de sa petite enfance, il semble subitement retomber en cette enfance, et personnalise ce jouet en le disant "méchant", ou même en lui prêtant la capacité de se mouvoir comme un animal vivant. De tels phénomènes m'ont également frappée, chez des préadolescents, par ailleurs fort soucieux de paraître "grands": une fillette de douze ans, qui pour l'école avait à décrire son objet préféré, choisit aussitôt son lapin en peluche qui du reste représentait pour elle un vrai lapin qu'elle avait possédé, et qui était mort; si toutefois elle finit par renoncer à ce choix, ce fut seulement par crainte que ses camarades ne se moquent d'elle. De même, au cours d'un stage au service pour adolescents de l'hôpital psychiatrique SainteMarie, à Nice, un garçon de treize ans qui se trouvait là suite à des attouchements sexuels sur sa petite sœur, me confia qu'il dormait encore avec son mouton en peluche. Ce qui montre à quel point l'irruption de la génitalité, peut laisser intacts les phénomènes transitionnels, et le rapport que ceux-ci entretiennent avec les objets d'attachement les plus précoces.

Or, cette sollicitation de la régression paraît toute aussi forte lorsqu'il s'agit d'animaux vivants. Il n'y a qu'à écouter, pour s'en convaincre, les propos qui se

tiennent dans les salles d'attente de vétérinaires, ou les émotions que peuvent susciter la mort d'un animal familier. A. Demaret, psychiatre et éthologue, après quarante ans de travail en cabinet, axé sur les rapports que ses patients entretenaient avec leurs animaux, du poisson rouge au cheval, n'hésite pas à dire que l'animal, au même titre que le rêve, est "une voie royale vers l'inconscient" et la levée du refoulement. De même, lors d'un stage de formation à l'hippothérapie, où une psychomotricienne invitait les participants à se coucher sur un cheval, dans le plus grand abandon, et tout en étant "étayé" par trois personnes, je me souviens d'une jeune femme qui, après ce "maternage", dit qu'elle avait envie de pleurer, et d'une autre qui durant un moment, selon ses propres termes, "ne pouvait plus parler".

Si l'animal invite des adolescents ou des adultes névrosés à la régression, a fortiori mobilise-t-il le psychisme des enfants, ou de patients régressés. Lors d'une autre formation à la thérapie médiatisée par l'animal à laquelle je participais, des "zoothérapeutes" avaient introduit un chien dans une institution pour adultes psychotiques; une des patientes, d'abord, avait refusé de se joindre au groupe, prétextant une peur des chiens; mais ensuite elle se ravisa, visiblement fort attirée, en réalité, par l'animal, et finit par lui confier à l'oreille "un secret qu'elle ne dirait jamais à personne". Ce qui indique d'emblée un des aspects potentiellement thérapeutiques de l'animal, qui apparaît à certains sujets comme un contenant de leurs émotions plus solide et plus fiable qu'un humain. Perçu comme moins intrusif, menaçant moins les failles d'un narcissisme fragile, l'animal trouve parfois un accès refusé au "parlêtre", dans la carapace que se forment des individus en souffrance. De fait, n'étant pas pris dans le réseau des signifiants, polysémiques et donc toujours ambigus, toujours voués aux ratés de la communication, l'animal ouvre à un échange comme transparent, qui ramène, en une régression parfois thérapeutique, à l'illusion originelle d'une symbiose entre mère et enfant. A propos du portage par un équidé, on parle d'ailleurs souvent de "*holding*" ensuite relayé, quand l'évolution est favorable, vers un "*handling*" où le contact avec l'animal devient surtout manuel (par le pansage, la conduite à la longe). Par cette relation "maternante", l'animal peut ainsi combler, ou donner l'impression qu'il comble ce qui, dans une aire d'illusion transitionnelle, revient au même une demande affective archaïque qu'aucun humain réel ne pourrait assouvir la mère parfaite des origines n'étant que mythique, et inaccessible à tout autre qu'un nourrisson.

Il est cependant évident qu'un tel constat ne constitue que l'amorce d'une thérapie proprement dite qui, elle, à partir de ce contact établi avec l'animal, tenterait de recréer, voire de créer, une relation entre la personne souffrante et son

environnement humain: comme toutes les médiations, par exemple artistiques, qui interviennent dans des thérapies, l'animal n'est pas thérapeutique "en soi", mais parce qu'un humain, à travers lui, met en sens pour un autre humain. Ceci représentant le début de cette évolution qui mène de l'objet transitionnel à ce que Winnicott appelle "la culture". A défaut de laquelle on tombe dans la fétichisation, où peut, comme on le voit chaque jour, se trouver enfermé l'animal.

Afin d'illustrer ce cheminement vers le signifiant et la relation humaine à partir d'un lien à l'animal, je présenterai ici le cas d'un infans, au sens propre, puisqu'il s'agit d'un petit autiste qui ne parlait presque pas. Notons d'ailleurs que souvent, les animaux se montrent particulièrement attirés par les humains "nonparlants", comme s'ils les percevaient plus proches d'eux. De même, de nombreux thérapeutes ont remarqué un changement d'attitude par exemple chez des chevaux, des ânes, ou des chiens, au contact d'une personne "étrange", comme un autiste ou un trisomique. Comme si, confronté à une certaine maladresse, ou une tension particulière, l'animal était capable de s'y adapter. On a ainsi vu des ânes de tempérament assez "rétif", subitement devenir dociles et doux avec des enfants hyperactifs.

L'enfant que j'évoquerai ici sous le nom de Jonathan, était donc un autiste de 7 ans, avec qui une psychologue (Véronique Servais) a tenté de mettre en place un processus thérapeutique basé sur la relation aux dauphins. Cette entreprise s'est répartie sur trois étés, durant lesquels des séances d'une heure environ, quasi quotidiennes, réunissaient l'enfant et les animaux. Au début, Jonathan n'arrivait à dire que quelques mots, et s'énervait de ne savoir mieux parler. Réticent à l'égard de l'eau, il refusa d'abord d'y entrer, et se contentait, depuis le ponton, de regarder les dauphins. Peu à peu, lorsqu'ils s'approchaient, il essaya de les toucher. Enfin, après trois semaines, lorsque la psychologue entra dans l'eau, il la suivit. Très vite, les dauphins, très actifs, vinrent littéralement le "chercher", comme pour l'inviter à jouer en particulier un dauphin d'habitude assez peu sociable, ce qui confirme un changement d'attitude des animaux avec des personnes "décalées". Au fil du temps, Jonathan parut prendre plus de plaisir à la nage, et ses difficultés psychomotrices, même en dehors de l'eau, s'estompèrent. Il se mit à saluer les dauphins en arrivant, à les imiter, à se prêter à leurs jeux. Il commença même à accepter de jouer avec son frère jumeau, qu'il repoussait auparavant. Un jour, il alla vers les dauphins tout seul, sans que la psychologue ne l'y emmène. Une autre fois, c'est lui qui vint la chercher. Après les vacances, dans l'institution qui s'occupait de lui, les éducateurs le trouvèrent plus calme, plus concentré, plus ouvert au contact.

Du premier été au second, Jonathan n'a rien oublié: dès qu'il se trouve dans l'eau, la

relation aux dauphins se rétablit. L'enfant, qui a grandi, veut qu'on le reconnaisse, et accepte moins bien un rôle passif; désormais, il prend plus d'initiatives, dans les mouvements et les jeux. La psychologue peut maintenant complexifier ceux-ci, en y intégrant un ballon, ou ces poissons qu'il s'agit de jeter aux dauphins (jusqu'alors, comme s'il n'arrivait pas à les "percevoir" autrement, Jonathan les écrasait avec brutalité). L'enfant paraît s'amuser, il nage de mieux en mieux, "improvise" certaines figures sous l'eau. Ses émotions commencent à s'exprimer: en quittant les dauphins, il manifeste parfois son mécontentement ou sa tristesse ce qui pourrait bien situer le moment où un "objet" en tant que tel est en train de se constituer pour lui. En dehors des séances, il joue davantage avec son frère, et se met à imiter, comme auparavant les dauphins, les humains qui l'entourent. Il accepte de participer aux activités qu'avant il refusait, comme le dessin ou la musique. Il se met à parler davantage, avec moins de difficultés. Bientôt, il peut quitter son institution réservée aux autistes, et fréquenter d'autres enfants.

Le troisième été, la psychologue ne peut rejoindre Jonathan. Celui-ci ira donc jouer avec les dauphins sans elle, avec la jeune fille qui s'occupe des animaux. Son plaisir n'en semble pas diminué, et il manifeste dans ses jeux une maîtrise de soi croissante. Parmi les activités qu'il pratique parallèlement, il se prend de passion pour le modelage. Une fois, il s'enduit le corps d'argile, et sa mère comprendra qu'il apprenait là à sentir ses limites, lorsque quelques jours plus tard, il arrive à se laver seul ce qu'il n'avait encore jamais fait.

Dans ce parcours, on peut repérer en quoi les dauphins ont joué le rôle d'objets transitionnels. D'abord, il faut remarquer que le fait d'être dans l'eau invitait particulièrement à un vécu "océanique", ramenant à une existence intra-utérine de symbiose entre intérieur et extérieur. La relation affectueuse et hédonique qui s'installa avec les dauphins, dans une communication se situant hors des ratés du langage, tient aussi de l'illusion d'une fusion originare et parfaite. A ceci va succéder, comme en ce "stade du miroir" évoqué par Winnicott à la suite de Lacan, une imitation, des dauphins d'abord, puis d'autres humains. Ici se marque en quoi le dauphin devient précisément "transitionnel", au sens où il assure la transition entre un élément maternel-océanique, et les relations humaines. Dans le même mouvement, ce sera d'abord vis-à-vis des animaux que l'enfant pourra ressentir le chagrin de les quitter. Et ce sera seulement après s'être mis à jouer avec les dauphins, qu'il jouera avec son frère. L'aire transitionnelle qui s'instaure est donc bien celle du "jeu" tant décrit par Winnicott le mot français de "jeu" ayant aussi un sens d'espace créateur de souplesse, de mouvement, qui est fort dans l'esprit du

psychanalyste anglais. Et ainsi que le montre celui-ci, le jeu est ce qui ouvre à la créativité, qui chez Jonathan se manifeste par son goût nouveau pour des activités artistiques. Dans sa pratique du modelage, où il explore les limites de son corps, il atteste également que la transitionnalité, ultimement, conduit à mieux articuler dedans et dehors. Ce qui se lie à un processus d'autonomisation, reproduisant une sorte de sevrage, fort clair chez Jonathan, qui prend de plus en plus d'initiatives, et finit par se passer, dans ses jeux, du substitut maternel qu'était la psychologue.

Il paraît donc que l'idée de phénomène ou objet transitionnel aide à penser la relation qui peut se nouer entre un animal et un humain, en particulier lorsqu'elle devient "thérapeutique".

Du phénomène transitionnel à l'animal comme médiateur thérapeutique

Réflexion sur le texte de Winnicott: "*Transitional objects and transitional phenomena*"

Sandrine Willems
(n 20407448)

Master 1